

## Chapitre vingt-et-un

Au palais des Tiepolo

Le palais des Tiepolo à San Stin ressemblait plutôt ce jour-là, à une forteresse qu'à la maison d'une des familles les plus riches et les plus nobles de Venise. Il brillait au soleil d'avril de ses marbres blancs lavés par une pluie légère et récente, ses fenêtres à trois meneaux en ogive séparées par de minces colonnes géminées. Mais il était aussi tout couvert de gonfalons aux couleurs et aux armoiries des Tiepolo ; sous le portail qui donnait dans la cour intérieure veillait avec attention un groupe de serviteurs armés ; on devinait d'autres sentinelles, immobiles à l'ombre des arcades et derrière les colonnes du 'liago', la loggia ; et même au milieu du canal de Sant'Agostino, sous le palais, était arrêtée une barque avec quatre hommes à bord, armés. Dans ce matin clair et tranquille, tout ce déploiement de force et d'orgueil semblait presque inutile et déplacé.

Et pourtant tous les gens qui passaient sur la place, arrivés devant le portail, jetaient un rapide regard sur le palais et circulaient en vitesse.

Appuyé au balcon d'une salle, le vieux Pietro Tiepolo contemplait avec un petit sourire dédaigneux le mouvement des bateaux sur le canal. Il était très maigre et ses os sur sa tête saillaient sous sa peau, ses mains étaient fines et nerveuses et ses lèvres si minces qu'on ne les voyait presque pas. Son regard était plein de hauteur.

Derrière lui, assis à une longue table encombrée de papiers, il y avait deux nobles. Ils paraissaient attendre en silence un mot de lui. L'un était le jeune Andrea Querini, connu dans tout Venise pour ses manières courtoises mais ses discours de poseur. Il avait de beaux yeux qui regardaient toujours distraitemment un point dans le lointain, une manière de marcher et d'être assis si légère qu'il ne semblait toucher ni les pierres ni sa chaise, mais sous cette courtoise apparence, tout le monde savait qu'il y avait l'orgueil tenace de sa caste et une conscience démesurée de son propre rôle dans les affaires publiques de la ville.

L'autre était Marino Barozzi, homme mûr et riche d'expériences ; cependant il y avait dans sa manière d'agir quelque chose de brusque et de distant comme s'il avait une méfiance innée envers tous ceux avec qui il lui arrivait de traiter. Les traits très marqués de son visage correspondaient avec une certaine justesse à son caractère.

Pietro Tiepolo fit un dernier sourire acerbe, secoua la tête, puis se tourna vers les deux hommes en s'exclamant : « Ils sont en retard ! »

« Qui donc ? » demanda Barozzi en regardant vers la fenêtre dans le dos du vieux patricien.

« Mais tous ! A cette heure-ci, on aurait déjà dû finir de raconter des histoires et d'en entendre. »

« Pourquoi des histoires ? »

« Pourquoi ? » répliqua mi-étonné mi-agacé le noble de la maison, « Que voulez-vous que nous ayons à donner à des petits marchands ou à des artisans ? Vous le savez mieux que moi : des mensonges et des illusions. Et eux à nous, que des lamentations et des prétentions. Le problème, c'est qu'ils nous sont utiles. »

« Je ne dirais pas les choses comme ça » intervint le jeune Andrea avec affectation, « Les petits, c'est vrai que nous nous servons deux souvent et qu'on ne peut presque jamais tout leur dire, mais si nous voulons arriver à un large gouvernement... Il nous faut alors prendre l'habitude de les traiter comme de fidèles partisans et avoir confiance en eux et en plus... »

« Allons donc ! » l'interrompit Barozzi avec brusquerie, « ... On les recevra chez nous ! »

Puis en soupirant, il ajouta : « Si au moins Baiamonte était ici et qu'il se dépêche pour une fois ! C'est bien qu'il se comporte maintenant comme s'il était doge... et même quelque chose de plus... Attention, cela me va très bien qu'il se soit engagé sur cette route. Mais... »

« Oh, revoilà le gouvernement d'un seul ! » répliqua avec impertinence le jeune Querini, « C'est un problème, celui-là, que déjà au... »

« Ne recommencez pas vos discussions, vous deux ! » les fit s'arrêter la voix presque rageuse du vieux Tiepolo, « On décidera ce qu'il vaut mieux plus tard... Ce qui est important maintenant, c'est que nos maisons prennent solidement la situation en main... Avec ou sans le peuple. »

Les regardant avec un fin sourire satisfait, il ajouta : « En ce qui concerne Baiamonte – maintenant je peux vous le dire – il est parti à Padoue pour parler avec Tiso de Sampiero et les autres grands de Padoue. Je sais que à cette réunion, il y aura aussi les membres les plus en vue du parti populaire et parmi eux Albertino Mussato et Rolando da Piazzola. Les de Camino ont envoyé deux observateurs. Es-tu satisfait maintenant, Marino ? »

« Mais alors avec des alliés de cette valeur la chose est faite ! » s'exclama Barozzi.

« Doucement, doucement... car presque tout dépend de nous et se décide ici à Venise. »

Quelqu'un frappa à la porte, entra sans attendre l'autorisation et se dirigea vite vers le noble Tiepolo qui surpris, le regarda s'approcher.

« Que veux-tu Marietto ? »

Le serviteur marmonna d'une voix basse et craintive : « On a amené un blessé... Il était sur la barque avec une cargaison d'armes. »

« La cargaison est en sécurité ? »

« Elle est déjà entièrement déchargée. »

« Et le blessé ? » le noble Tiepolo avait pris un air agacé, « Mais pourquoi l'a-t-on amené ici ? Il fallait le débarquer autre part, chez un de ses amis. »

Le jeune Querini se rembrunit : « Mais c'est notre devoir. »

« Bien sûr, bien sûr... » Tiepolo lui lança un regard de biais, restant un moment indécis, puis changea de ton :

« Tu as raison... D'ailleurs, aide-moi donc dans cette affaire. Moi, je ne peux pas bouger d'ici : d'un moment à l'autre Lorenzo Moro va venir, il est le premier de la liste. Et tu sais comme il est susceptible. Il ne voudra parler qu'avec moi. Descends voir le blessé : fais ce qu'il y a à faire et essaie de comprendre ce qu'il s'est passé. »

Andrea allait répondre puis il y repensa et se borna à dire : « C'est bon » puis il fit signe au serviteur de lui montrer le chemin.

Dès qu'il fut sorti, Pietro Querini s'adressa à Barozzi avec une grimace : « Comme il est jeune ! »

« Oui, mais il est loyal... »

« Et brouillon. Des jeunes comme lui... » et il agita une main, imitant la vibration d'une aile, « ... Gradenigo n'en fait qu'une bouchée. »

On frappa à nouveau à la porte et un homme armé entra, vêtu de la casaque aux couleurs des Tiepolo, annonça que le noble Moro était arrivé et que les gardes l'avaient arrêté en bas dans la cour.

« Laissez-le passer ! Laissez-le passer, pour l'amour du Ciel ! Mieux, descends toi et accompagne-le dans la salle d'armes. J'arrive tout de suite. »

Puis Tiepolo s'adressa à Barozzi.

« Lui, je m'en occupe personnellement. Cela ne t'ennuie pas d'attendre un moment ici, tout seul ? Je sais combien tu es formaliste. »

« Mais je ne comprends pas pourquoi... »

« Je t'expliquerai tout plus tard. » Et sans lui donner le temps de répondre, il sortit en toute hâte.

La salle d'armes de la maison Tiepolo se trouvait dans une pièce très vaste, un peu sombre, à côté du 'mesà'. On y accédait directement depuis la cour, et aussi par un petit escalier raide, depuis le hangar à bateaux pour que cet accès soit facile aussi bien par terre que par mer. Tout autour sur le râtelier et les supports fixés dans le mur, il y avait des épées bien brillantes et bien aiguisées, des lances et des poignards. Un mur était complètement rempli d'arbalètes et de carquois pleins de flèches. En face pendaient à de longs clous des tuniques de combat de maille de fer. Au milieu sur deux rangs étaient disposées les armures.

Quand Tiepolo entra, Moro était arrêté devant une cuirasse, surveillé de près par l'homme d'armes qui l'avait accompagné jusque là. A peine entré, il fit de la tête signe à son domestique de s'en aller et se dirigea vers Moro avec un sourire forcé mais les mains tendues en avant.

« Cher Lorenzo ! »

Moro se tourna vers le nouvel arrivé, rejetant, comme d'habitude sa tête en arrière. Il le scruta attentivement un moment, puis répondit sèchement : « Heureux de te voir Pietro ! Il y a un bon moment qu'on ne s'est pas rencontrés ! »

« C'est vrai ! Mais j'ai toujours demandé de tes nouvelles. »

« Et je t'en suis reconnaissant. Mais maintenant, tu me fais venir ici... Signe que... »

« Oui ! Tout est déjà prévu ! »

« Ah oui ? » se borna à répondre Moro en continuant d'admirer l'armure. Après un moment de silence il murmura : « Belle ! Celle-là est vraiment belle. Je me souviens... »

Tiepolo lui jeta un rapide coup d'œil, déconcerté. Lorenzo était plus maigre et plus pâle que la dernière fois qu'il l'avait vu au Rialto. Il savait qu'il était malade, mais cette sortie, ce manque d'attention lui firent soupçonner que la tête aussi... »

Moro parut s'apercevoir des soupçons de l'autre car il répondit : « Oh ! Je n'ai pas encore perdu la tête, cher Pietro ! C'est que quand j'étais jeune j'ai vu ton frère s'embarquer pour le golfe, il portait celle-là... » et il montra l'armure, « Je n'ai jamais autant admiré un homme comme je l'ai admiré lui ! »

« Eh ! D'autres temps ! » dit vite Tiepolo, « Mais nous pouvons les faire revenir. »

« Oui. Dis-moi à propos... »

« Comme j'allais te le dire d'abord, je t'ai appelé pour te faire part des derniers faits mais surtout pour avoir un conseil de ta part... Le plan serait celui-ci... non... D'abord je te dis la date. » Il essaya de prendre un air solennel. « Après les dernières réunions, on a fixé le jour de San Vito, le dix juin. »

« Et pourquoi le dix juin ? » demanda Moro encore un peu distrait.

« Mais parce qu'il nous faudra encore un peu moins de deux mois pour mettre tout en ordre » Tiepolo ne faisait aucun effort pour cacher son agacement devant le ton distrait de l'autre... «...Nous attendons des armes de Dalmatie. Ensuite Badoer ne sera pas prêt avec ses troupes avant ce moment-là. En plus le dix juin prochain est un lundi, jour où ne siège jamais le Grand Conseil. Le doge Gradenigo sera presque seul au Palais et les membres des conseils qui sont pour nous mais attendent notre victoire pour se prononcer ouvertement, seront tous à attendre chez eux. »

« A attendre ? » demanda avec mépris Moro « Personne ne vient dans la rue avec nous ? »

« Si ! Il y en aura. Et on en tiendra compte dans la répartition des charges. Sûrement les Balduino. »

« Oh, ceux-là ! Ils ont toujours participé à toutes les émeutes de ces dernières années. Ils ont çà dans le sang. Mais combien seront les autres ? »

Très réservé, le noble Pietro répondit : « Les autres... permets-moi Lorenzo de ne pas donner de noms. »

« Je ne voulais pas les connaître... Je t'ai demandé seulement combien. »

« Mais même moi, je ne les connais pas tous. Ils sont en contact l'un avec l'autre. Chacun essaie d'associer à notre conspiration ceux qu'il considère comme fiables et ne révèle son nom à personne. L'autre à son tour... Même Baiamonte je crois, ne les a pas tous rencontrés. De toute façon il pense qu'au moins la moitié du Conseil est avec nous. Et puis... »

Moro l'interrompit en levant une main.

« Ce que tu m'as dit me suffit. Venons-en au plan. »

Tiepolo déglutit, ne sachant s'il se sentait humilié ou en colère, il dit d'une voix froide : « Ce serait celui-ci ; on se réunira de nuit ici et devant le palais des Querini à San Matteo et après le canal devant les maisons des Loredan, on se retrouvera sur le 'brolo', la place San Marco et tous ensemble on donnera l'assaut au Palais. Badoero Badoer ensuite viendra de Padoue à la rescousse avec tous les hommes armés qu'il aura pu réunir. Avec les bateaux il traversera la lagune et débarquera devant le Palais. »

« Bien » commenta Moro « S'ils marchent contre Marco, ils laisseront à découvert le côté du 'brolo' à côté du Palais. S'ils essaient de bloquer les 'Mercerie', Marco les attaquera par l'arrière. Si au contraire, ils choisissent de rester enfermés dans le Palais, on les prendra d'assaut des trois côtés... Cela me semble bien pensé. »

Il s'arrêta pour examiner le tout puis demande : « Combien de chevaux ? »

« Badoer, aucun. Nous, une vingtaine pour chaque colonne. »

« Tu sais, ce serait très utile d'en avoir quelques uns de plus pour manœuvrer sur le 'brolo'. Poursuivre... Prendre de flanc... »

« C'est sûr... »

« Et puis, avez-vous pensé à des engins d'assaut ? »

« Non, pas vraiment. » Pietro Tiepolo avait maintenant une voix plus sûre, « Tu sais, nous comptons les prendre par surprise. Entrer d'un coup dans le Palais et capturer Gradenigo ; mais si on n'y arrive pas et s'ils s'enferment dedans, ils seront comme des rats dans une trappe. On appellera le peuple en assemblée et ceux du Grand Conseil qui sont pour nous s'uniront à nous ; quel espoir auront-ils à résister, isolés comme ils le seront de toute la ville ? Aucun. Même si avec les Dandolo et le doge il y avait cent patriciens. Mais je n'y crois vraiment pas »

« Convoquer l'assemblée du peuple ne me semble vraiment pas le moment... » observa Moro et il demanda tout à coup : « Et toi où seras-tu ? »

« Avec toi, juste derrière Baiamonte et à côté de l'enseigne à cheval qui porte le drapeau de notre maison bien haut et bien en main » déclara triomphant le vieux Tiepolo.

Le noble Lorenzo acquiesça de la tête.

« Oui, je suis d'accord. Tout me semble bien pensé... Oui, j'y serai moi aussi. Je porterai les mêmes armes que j'avais lors de la malheureuse journée de Curzola ! »

« Bien, bien » commenta laconique Tiepolo.

« Mais pour la suite, à quoi avez-vous pensé ? » demanda d'une voix presque inaudible Moro.

L'autre resta un moment en suspens, évaluant ce qu'il valait mieux dire ou taire, puis il commença avec prudence.

« Naturellement, la première chose que nous ferons, ce sera de donner une nouvelle vie au Grand Conseil. Le rouvrir à tous ceux qui le méritent et y admettre finalement tous ceux qui ont été injustement exclus » et là, il jeta un regard plein sous entendus à Lorenzo, « Puis, il faudra réduire et de beaucoup les compétences de la 'Quarantia' ; recommencer à permettre et même à garantir l'accès aux charges de la Commune même à la petite noblesse. »

Moro l'interrompit impulsivement :

« Oui, là ce sera une chose juste ! Nous les nobles on a toujours été la chair et le sang de Venise ! Comment a-t-on pu nous exclure des conseils et des charges ? » Moro s'était mis à déclamer, le bras levé, « Nous qui avons défendu l'honneur de Saint Marc sur toutes les mers ! Nous laisser déchoir sans la moindre gratitude pour tout ce que nous avons fait. »

« Oui, tu as raison ; Ce ne serait pas juste de continuer comme ça. »

« D'autant plus que... » poursuivit le noble Moro devenant sombre, « ...avec tous ces artisans, prêtres, frères, petits marchands et gens du peuple que vous avez laissé participer à notre conjuration, je ne sais vraiment pas ce qu'il restera pour les nobles... »

Une brève toux lui coupa son discours dans la gorge. Moro essaya de la repousser, mais à cette première, deux ou trois autres suivirent, se succédant rapidement. Il ne put plus la retenir et la toux devint convulsive et il se plia en deux de douleur. Tiepolo le regarda d'abord ennuyé, puis sans dire un mot il s'approcha de la porte, l'entrouvrit et demanda à l'homme de garde juste à côté, d'apporter de l'eau. Il l'eut tout de suite, revint à la salle d'armes et tendit le bol à Moro.

« Prends, Lorenzo. »

Le noble but avidement et se lamenta en touchant sa poitrine : « J'ai un mal... une brûlure là » puis furieux contre lui-même, il voulut se reprendre et dominer la douleur. Il se redressa et essaya de parler d'une voix sûre : « Ce n'est rien... C'est déjà passé ; j'ai trop dormi à bord des galères. Rassure-moi plutôt sur ce que je t'ai dit. »

« Mais Lorenzo ! On y pensera plus tard. Et puis comment te comparer à des petits marchands et autres petites gens de la sorte ! Un Moro ! Tu veux qu'on ne voie pas la différence ? Tu sais bien qu'à Venise on est tous plus ou moins marchands. »

« Oui, c'est vrai » admit avec une sorte de sourire Moro qui avait réussi à se remettre presque complètement.

« Moi aussi depuis toujours je participe chaque année à quelque 'colleganza' et je prête de l'argent à des personnes de confiance. Des affaires sans impor-

tance... Tu vois Pietro, il y a une seule chose qui me tient vraiment à cœur : l'honneur ; l'honneur de nous, nobles vénitiens et de notre Commune. Tu sais mieux que moi ce qu'on pense de nous dans les autres villes. Tout est la faute d'une poignée de grands ! »

« Mais que nous importe ce que pensent les autres de nous ! »

« Il nous importe, il nous importe ! On ne peut pas perdre l'estime de nous-mêmes. »

« Si c'est pour cela, ils nous ont toujours haïs. Il y a longtemps qu'ils racontent qu'on est un nid de pirates, contempteurs de toute valeur humaine et religieuse, avides seulement de gains. »

« Peut-être que c'est vrai, mais maintenant nous avons touché le fond et il est temps que notre Commune donne une image différente d'elle. Pense que même ici à Venise les Mineurs n'hésitent plus à citer la chronique de Salimbene et ses médisances contre nous dans leurs sermons ! »

« Oh, les Mineurs ! Laisse-les dire. »

« Et Ferrare ? »

« Là je te donne raison. C'est honteux et même stupide la façon dont nous avons pris parti contre le pape. »

Encouragé par ce commun accord, Moro continua avec emphase : « Ce sont nos discordes qui nous ont amenés à ceci. Il y a trop de magouillage chez les uns et les autres. Comme disait Canal ! La paix de la ville est à la base de toute grande entreprise ! Nous avons perdu toutes les villes de Terre Sainte... »

« Une nouvelle croisade ! » Tiepolo prit un air épouvanté, « ...Nous en avons une à faire ici chez nous... Cela suffit. Laisse tomber Lorenzo ! Pense plutôt qu'ils sont en train, pendant que nous parlons, de mettre la main sur tous les leviers de commande ! Voilà notre problème aujourd'hui : abattre Gradenigo et ses acolytes. Et ce sera une lutte dure même s'ils sont affaiblis par l'affaire de Ferrare. »

« Oui, d'accord » admit avec un soupir Moro, « Parfois mon esprit fait des rêves... Dommage qu'ils restent tels quels parce qu'ils n'intéressent personne. »

Puis comme s'il voulait résumer sa pensée, il ajouta : « C'est bon, je suis entièrement avec vous... Maintenant, s'il te plaît, fais-moi sortir car ici je manque d'air. »

Pietro le regarda, hésita à lui dire un mot de réconfort. Puis il décida de se taire, se tourna et lui montra le chemin jusqu'à la sortie.

Ayant salué Moro, le noble de la maison revint au salon, pensif. Ne s'y trouvait que Barozzi, le jeune Querini étant encore près du blessé. En levant les yeux, il vit debout, près de la table un homme ; les habits qu'il portait montraient qu'il était un domestique de la maison Badoer. Pietro le connaissait de vue.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il à Marino, montrant de la tête le domestique.

« C'est ce messenger ; Il dit qu'il vient de Padoue et qu'il est envoyé par Baiamonte. »

« Je le connais » et s'adressant à lui, il demanda : « Que veut Baiamonte ? »

Sans dire un mot, l'homme tira de la poche intérieure de sa casaque un rouleau de parchemin et le tendit au patricien qui le prit, le décacheta et plissa des yeux pour le déchiffrer.

« Ecoute donc ! » s'exclama-t-il tourné vers Marino et il y avait de l'orgueil dans sa voix : « Baiamonte a besoin qu'on lui envoie aujourd'hui même trois mille ducats pour payer les troupes de Badoer. Pas deux sous ! Trois mille beaux ducats ! Et il ne s'agira que d'un début ! »

« A quoi ils nous ont amenés » dit inopinément la voix du jeune Querini qui avait ouvert la porte si doucement que les autres ne s'en étaient pas aperçus, « Dépenser une somme pareille ! C'est immoral. Si on commence comme ça nous aussi... Avec les mercenaires. »

« Allez, Andrea ! » l'interpella irrité Barozzi parce qu'il était lui aussi saisi de crainte : « Si tu veux atteindre un but, tu dois aussi avoir le courage d'utiliser les moyens qu'il faut. Cela a toujours été comme ça. Tu veux changer les choses maintenant ? »

« Quant à moi, pour gagner, je recourrais même au Diable » murmura le vieux Tiepolo.

« Je ne crois pas que Baiamonte approuverait ce que vous dites ! » s'exclama Andrea en s'avançant : « Lui s'est toujours montré ferme défenseur de la justice. »

« Mais que dis-tu ! Baiamonte est avant tout un homme qui ne se laisse sûrement distraire par de telles bêtises... » affirma Barozzi.

« ...Et en second lieu il ferait justement tout ce qu'il pourrait pour défendre l'honneur de notre maison » ajouta avec emphase le vieux Tiepolo, « ... Et puis que veux-tu me dire qu'il n'approuverait pas si c'est lui en personne qui demande cet argent ! » et il fit un petit ricanement en voyant le jeune homme se taire, interdit.

Le messenger était encore debout près de la table et son immobilité soldatesque fut à peine ébranlée par un léger mouvement de surprise quand il entendit les paroles du jeune Querini.

Tiepolo le regarda comme s'il venait seulement de le voir et il lui ordonna : « Viens avec moi, soldat. Allons au 'mesà' »

Puis, s'adressant aux deux nobles, il précisa : « Je ferai faire une traite à son nom auprès de la banque des Scrovegni de Padoue. Baiamonte pourra l'encaisser aujourd'hui même. »

Il se tourna à nouveau vers le soldat.

« Et toi, tu lui portes tout de suite... Combien tu mettras pour arriver ? »

« Entre le bateau et le cheval, six heures. »

« Très bien. Tu y seras au début de l'après midi... Allons. »

Et il s'en alla, suivi du messenger.

Bien avant que les cloches ne sonnent midi, fra Giacomo et le curé de San Basso descendaient les escaliers du pont du Forner, se dirigeant vers la place de San Stin. Ils avançaient lentement parce qu'ils marchaient en portant tous les deux une icône avec un grand cadre d'argent. Bien que peu pesante, ils l'avaient posée sur leur dos et la soutenaient à grand-peine d'une main ; un homme robuste les précédait, il les escortait pour empêcher que quelqu'un les attaque et emporte l'icône. Ils avaient transporté l'image de San Basso jusqu'à la rive du pont de San Polo, en prenant une barque et maintenant ils la portaient à mains nues pendant les quelques centaines de mètres qui séparaient la rive de la place San Stin.

« Qu'est-ce qu'il t'est passé par la tête, Nicolo, pour inventer cette mise en scène ! Et à notre âge ! » grogna le frère en trébuchant de fatigue.

« Eh ! Comme ça, il ne viendra l'idée à personne que nous allons chez Baia-monte pour comploter » répondit le prêtre, le souffle court, haletant.

« Mais puisque maintenant même les pierres savent que nous sommes de son côté et que nous ne voyons plus l'heure... »

« Non, Monsieur » l'interrompit Nicolo, « De toi, peut-être qu'ils savent tout mais sur moi, personne n'a encore le moindre soupçon. »

« Tu crois ? »

« J'en suis tout à fait sûr. Je me suis bien gardé de m'exposer inutilement. Quand viendra le moment... »

« Et alors ! Tu te transformeras en Roland. »

Ils étaient maintenant arrivés à mi-chemin de la rue du Scaleter, quand d'une ruelle latérale déboucha un homme assez bien vêtu que Giacomo connaissait de vue et qu'on lui avait dit être un homme prêt à n'importe quelle délation.

« Ah, nous y voilà ! » pensa-t-il, « Voyons comment s'en sort Nicolo. »

« Je peux vous aider ? » demanda tout de suite, le nouveau venu, insinuant et prévenant.

« Non merci, brave homme » répondit le curé.

« Mais c'est lourd ! »

« Eh on est costaud nous les prêtres. Nous sommes habitués à porter des fardeaux. »

Se mettant à côté des deux hommes, sous le regard inquiet de l'homme d'escorte, l'espion demanda encore : « Mais où la portez-vous ? »

« Et où veux-tu qu'on la porte ? » répondit le curé haletant, « Chez les Tiepolo, naturellement. C'est l'unique palais important ici alentour... Le patron d'un bateau rond vient juste de la ramener à Venise ; elle vient de Byzance ; C'est une icône miraculeuse et elle est trop précieuse pour la confier à des mains non religieuses. Les marins me l'ont apportée à San Basso par erreur ; Heureusement que juste à ma porte j'ai trouvé cet aimable frère. Et alors... »

« J'ai compris, j'ai compris ! » cria furieux l'homme et il disparut aussi vite qu'il était venu.

« Tu as vu comme on l'a roulé ? » Nicolo se tourna triomphal vers son ami, le frère qui répliqua : « Cela je ne sais pas ; Mais je suis sûr que tu es un grand menteur ; et que je devrai te confesser... »

« La pénitence, on est en train de la faire... avec ce poids » puis soupirant il se demanda plus à lui-même qu'au franciscain : « Mais combien de temps il faut encore ? »

Feignant d'avoir mal compris, fra Giacomo répondit : « Je pense quelques mois... Peut-être que deux. »

« Quoi ? Deux mois ! » s'exclama anxieux le prêtre. J'espérais que ce serait bien davantage... Veuille le ciel que ce moment n'arrive jamais ! Je rêve encore de voir les choses s'arranger entre eux et nous. »

« C'est la meilleure ! »

Fra Giacomo s'était arrêté brusquement pour regarder Nicolo en face et pour un peu, l'icône allait glisser des mains du prêtre qui se pencha presque à terre pour ne pas la laisser tomber.

Le frère abasourdi demanda : « Mais sérieusement, tu souhaites qu'il n'arrive rien ? Et pourquoi ? »

« Mais fais attention ! » le curé était plus irrité par la réponse qu'il devait donner maintenant à Giacomo que par le risque couru par l'image sacrée. « ... Pourquoi... Mais reposons-nous un moment dans ce coin là... » Il posa avec soin l'icône par terre avec Giacomo puis continua à voix basse, « parce que je hais le sang et la violence. Et puis le désaccord entre eux et nous ne me semble pas si grave. »

« Ah non ? »

« Mais non, Je connais des personnes proches de Gradenigo qui sont disposées à admettre leurs torts envers l'Eglise et le Pape... et qui tout bas admettent aussi que le Grand Conseil doit être réouvert. Il suffirait de traiter avec une certaine habileté. »

« Et tu te contenterais de ça ? »

« Et bien, cela suffirait. N'est-ce pas ? »

« Non, cela ne me suffit pas ! » Fra Giacomo avait un peu levé la voix.

« Parle doucement ! Parle doucement ! » le supplia presque le prêtre.

« Oui ! Je parle doucement ! Mais dis-moi : pourquoi tu t'es mis avec nous dans cette conj... »

« Ne prononce pas ce mot ! »

« C'est bon mais réponds-moi : seulement parce que tu es guelfe ? Fidèle à l'église ? »

« Mais non... Oui, aussi pour cela... Mais surtout par amour envers le peuple : je vois tant de gens souffrir et sans travail. Il faut changer de politique... » Il s'arrêta, regarda le frère et sur un ton un peu irrité il continua : « Mais ma position tu la connais déjà ! Pourquoi tu me la redemandes

maintenant ? Mais toi, qu'est-ce que tu attends de... Non, je ne l'ai jamais compris. »

« Moi ?... Ne te fâche pas... Je... J'attends le début et je dis bien le début d'un renouveau total. Nous allons vers une nouvelle époque. Le premier sera la destruction du système qui nous opprime... » et comme, sans s'en rendre compte, il avait à nouveau élevé un peu le ton, il fit un rapide geste d'excuse, « Tu sais les écrits prophétiques... »

Le curé le regarda interdit : « Mais tu crois sérieusement... »

« C'est sûr que j'y crois. »

« Mais ce sont des choses impossibles à obtenir ! Nous... les gens qui nous entourent » et il fit un ample geste montrant les rares passants « Je crois qu'aucun d'entre eux n'est prêt à entrer dans une ère nouvelle ... Comment peux-tu le penser ? »

« Tout se trouve dans la foi... Et puis mes convictions ont de bons fondements : Les Saintes Ecritures, les écrits et Jean, le témoignage des martyrs des premiers siècles... Mais toi, sur quoi tu bases les tiennes ? »

« Lesquelles ? Celles qui m'ont persuadé qu'il faut changer de régime politique ? »

« Non... Les pessimistes... »

« Ah, celles-là ! Mais sur ma connaissance des hommes. »

« Voilà » l'interrompit le frère, « Ce sont ces convictions-là qui nous ont amenés à la triste condition actuelle ! »

« Que racontes-tu ! » commença à répliquer le curé, puis il changea d'idée, secoua la tête et se borna à dire : « C'est inutile ; même si on restait ici cent ans, on arriverait pas à se mettre d'accord. »

« C'est bon, Nicolo, laissons tomber ; parce qu'il me semble aussi que nous marchons tous les deux sur le même chemin... »

« Oui à peu près... » murmura le curé.

« Alors reprenons cette icône bénie et avançons » l'invita Giacomo.

La remettant sur son dos, il commença à ronchonner : « Quelle idée tu as eue ! »

Peu après, tous deux débouchèrent sur la place de San Stin et les gardes ayant reconnu un ami de la famille les laissèrent entrer tout de suite... A peine à l'intérieur de la cour le prêtre et le frère se hâtèrent de poser le lourd tableau contre le mur d'appui de l'escalier et reprenant leur souffle, regardèrent alentour.

Il y avait un grand va et vient au bord de l'eau. Des hommes d'armes déchargeaient d'un bateau de lourds paquets de lances ; un peu plus loin des serviteurs vidaient, en se dépêchant des magasins et d'autres y apportaient des lits de camp et des sacs. Juste à ce moment-là se déroulait le changement de la garde : un groupe d'hommes s'éloignait en rang du portail tandis qu'un autre prenait sa place.

« Fra Giacomo regarda tout autour de lui, excité par toute cette agitation et dit à voix basse : « Ici on fait les choses sérieusement ! » Le curé au contraire avait sur son visage une expression de peur et de regret.

« Jésus ! Quels mauvais signes je vois partout. »

« Quels mauvais signes ? » demanda à haute voix le noble Tiepolo qui, en descendant, s'était arrêté derrière les deux hommes et avait entendu les paroles du prêtre.

Nicolo se tourna en sursautant mais il reconnut Pietro et fit un pauvre sourire : « Ah, c'est toi ! je ne t'ai pas entendu arriver. Tu m'as presque fait peur. »

Arrivé au bas de l'escalier le patricien fit une courbette devant Nicolo : « Je te salue noble poète ! Quel bon vent t'amène parmi nous, hommes d'armes ? »

« Mais vous m'avez fait appelé vous... »

« Ah oui, tu en es toi aussi. Avec tout ce que j'ai en tête. Tu sais, Baiamonte a dû aller à Padoue... Et ce frère aussi ici » et il jeta un coup d'œil perplexe à Giacomo qui à son tour l'observait en silence, « Mais j'y suis ! Cependant, réponds-moi d'abord : quels mauvais signes ? »

« Tous ces préparatifs. Tous ces hommes » qu'il montra de la main.

Pietro Querini répondit les yeux féroces : « Je vais tuer Gradenigo et tous les siens. »

« Mais est-ce vraiment nécessaire de répandre le sang ? »

« Bien sûr que c'est nécessaire ! Il me tarde de le faire ! »

Le vieux noble regarda fra Giacomo qui, amusé, acquiesça de la tête, et continua sur un ton mi-ironique mi-menaçant : « Ecoute-moi, poète ! Notre vie politique a toujours été dominée par la violence. Cet hiver j'ai lu – parce que moi aussi j'aime lire quelquefois, assis près de la cheminée – dans une ancienne chronique qu'entre sept cent quarante deux et mille trente deux, je parle des débuts de notre ville, il y a eu vingt neuf doges. Et bien, seulement huit sont morts de mort naturelle et encore dans leur charge ; un est mort à la guerre ; trois assassinés ; quatre aveuglés ; cinq ont renoncé de peur ; huit ont été envoyés en exil. Et maintenant, c'est le tour de Gradenigo ! »

« J'espérais qu'aujourd'hui... »

Le vieux noble s'impatienta :

« Allez, arrête Nicolo de raisonner comme un petit prêtre ! Souviens-toi que tu es un Querini ! Ta famille n'a-t-elle pas subi assez d'offenses ? Et puis, même si on le voulait... Maintenant ils nous ont fermé toutes les portes et contraints de retourner aux temps jadis. Mais parlons d'autre chose. Je sais que Baiamonte aurait voulu connaître ton opinion sur ce qu'il se passe dans la tête du clergé vénitien ces jours-ci. »

« Eh bien je sais des choses. ; je suis en rapport avec de nombreux religieux. A San Basso, il en passe beaucoup et à Castello aussi où tu sais que je suis chanoine. »

Pietro Tiepolo fit à nouveau un geste d'impatience.

« Et alors ? »

« Alors je voulais dire qu'il y a une grande colère et une grande désolation parmi eux de voir que l'Eglise est offensée et qu'on désobéit au Pape. Et puis beaucoup sont réduits à mendier. Il y a trop d'impôts sur les bénéfices ! Et les aumônes et les legs ont diminué d'une manière effarante à cause de l'incertitude des bénéfices » et il regarda Giacomo en quête d'approbation, « ... Ils n'arrivent plus à aider les pauvres. »

« Mais finalement, les frères et les prêtres que tu connais, ils nous appuieront oui ou non ? » l'interrompit brusquement le patricien, « Tu as réussi à en convaincre combien ? »

Le curé fit un petit geste nerveux de la main.

« Pas mal, je crois. Et même beaucoup – mais pas moi – seraient même prêts à prendre les armes. »

« Bravo ! Envoie-les ici pour qu'on leur donne à tous une belle épée... Je suis très content. Tu sais, nous les Tiepolo, nous avons toujours été fidèles à l'église. »

Il fit une pause, jeta un coup d'œil méditatif sur le curé, se demandant s'il avait encore une question à lui poser, puis rapidement il conclut. : « C'est bien ; Toutes les bonnes nouvelles que tu viens de me dire, je les rapporterai à Baiamonte. Maintenant je te demande de monter la-haut un moment chez les dames de la famille ; Elles y tiennent. » Sans donner le temps au prêtre de répondre, il se tourna vers Giacomo ; dans ses yeux il y avait peu de sympathie.

« Vous, donc, vous êtes le fameux fra Giacomo. »

« Fameux je ne dirais pas » répliqua le religieux prudemment ; il ne comprenait pas où le noble voulait en venir.

Pietro Tiepolo allait rouvrir la bouche quand un certain mouvement d'hommes près du portail et des voix excitées attirèrent son attention. Il fit deux pas vers le centre de la cour pour mieux voir ce qu'il se passait, mais il s'arrêta tout de suite parce qu'un homme qu'il jugea être un commerçant d'après ses habits, avançait escorté par un garde.

« Que se passe-t-il ? » demanda le patricien au soldat en montrant le nouvel arrivé.

« Je ne sais pas... il veut vous parler... Il est désarmé. »

« Noble Tiepolo » commença le commerçant avec dignité malgré une certaine anxiété dans sa voix, « Je suis venu demander protection à votre famille. Nous avons subi une grande injustice. »

« Alors parlez. »

« On nous a chassé de chez nous. »

« A qui est la maison ? » demanda avec méfiance le patricien.

« Mais non ! De notre maison » et voyant que le noble était déconcerté, il expliqua : « Nous avons construit une maison sur un marais près de l'île de San Marco de Boccalama. Si vous saviez le mal qu'on a eu ! Nous avons bonifié toute la palude alentour et on est aller chercher des pierres avec un 'marano' un

gros bateau jusque sur le Tagliamento... » il scrutait le visage du noble pour comprendre l'effet que lui faisait ses paroles, « ... Maintenant les Pioveghi sont venus nous dire de partir parce que le Conseil a décidé de détruire le marais. Ils disent qu'il arrête les eaux et favorise l'envasement de toute la zone et qu'ils veulent construire là une digue pour dévier le Marzenego et le Bottenigo. Ils n'ont même pas voulu écouter nos arguments.

Avec un sourire anxieux il conclut : « Je sais que les Tiepolo ont toujours été les amis du peuple. »

« C'est vrai, nous aussi nous sommes d'origine populaire. »

Le marchand allait reprendre son discours mais le noble le fit taire d'un geste brusque et lui dit pressé : « Je n'ai pas besoin d'autres détails. Nous enverrons quelqu'un chez vous pour voir la situation. Soyez sûrs que nous vous protégerons mais il faut hélas que je prenne congé de vous. »

Il fit un signe au garde et se tourna ostensiblement vers fra Giacomo.

Dès que l'homme, pas du tout convaincu, se fut éloigné avec le soldat, Tiepolo murmura : « Qui sait s'il dit la vérité... On ne peut tout de même pas s'occuper de tout le monde. Et même si... »

« Hélas, c'est la vérité ! » l'interrompit le franciscain, « Moi aussi je n'y croyais pas, mais j'ai parlé il y a deux mois avec le doge des Nicolotti qui m'a dit une chose incroyable. Ils veulent transformer la lagune en désert. Ils disent qu'ils le font pour mieux défendre Venise mais lui est convaincu que c'est plutôt pour donner de la valeur aux maisons qu'ils ont en ville et empêcher les pauvres de quitter le Rialto pour peupler la lagune... Il dit qu'ils sont déjà en train d'étouffer Torcello. »

« Oh Seigneur ! Et ça en plus ! La lagune ! » Le noble eut l'air de regretter le mot qu'il avait employé puis il reprit : « Bon, dès que je vois Baiamonte, je l'informe aussi de cela. »

Il s'aperçut ensuite que Andrea Querini qui avait descendu l'escalier, s'était approché d'eux et avait entendu la dernière partie du discours du frère, il s'adressa à lui.

« Nous pourrions en temps voulu à cette affaire, n'est-ce pas Andrea ? »

« Bien sûr... Je voulais justement t'en parler ce matin » répondit le jeune homme, « et puis je n'ai pas trouvé le temps... De toute façon, je crois moi aussi que Contarino a raison ! Il semble certain qu'ils veulent tout concentrer au Rialto sous leur contrôle ! »

Bien que le vieux noble lui fasse les gros yeux, il poursuivit imperturbable. « Quand je pense qu'autrefois, toute la lagune était habitée. Je ne sais combien de fois notre veneur m'a raconté qu'il avait rencontré dans ses sorties dans la lagune des restes de maisons et même de grands bâtiments avec des carrelages comme ceux que mon père racontait avoir vus à Byzance... Qui sait qui y vivait en ce temps là ! Il faut faire quelque chose immédiatement... »

« Certainement... Et aussi parce que nombre de familles... » se hâta de lui donner raison le frère. Mais il fut tout de suite interrompu par le vieux Tiepolo

qui déclara rapidement d'une voix agacée : « Cette histoire de lagune laissez-la moi pour le moment. J'y penserai plus tard. Si nous courons derrière trop d'affaires à la fois, nous n'en terminerons aucune. » Et regardant le frère dans les yeux, il lui demanda brusquement « Et vous, père, que voulez-vous ? »

« Seulement savoir où nous en sommes » répondit vite et d'une voix dure fra Giacomo, « ... Je pense que Baiamonte m'a fait appeler pour me le dire. »

« Oui, je le sais. Et ce qu'il voulait vous dire lui, je vous le dirai moi... Mais avant, dites-moi : comment est vraiment la situation des pauvres en ville ? »

« Pire, et elle empire de jour en jour. Les impôts et les taxes sur la nourriture et les aliments augmentent ; les enrôlements se multiplient dans chaque quartier et les familles perdent continuellement des bras valides. »

« Que me racontez-vous là » commenta incrédule le noble.

« Je ne sais pas combien de temps la population résistera encore » continua le frère feignant de n'avoir pas remarqué l'attitude du patricien. Je crains qu'elle n'explose avant qu'on ait décidé de se bouger. C'est pour cela que je vous redemande : où en sommes-nous ? »

Au lieu de répondre Tiepolo demanda encore : « Vous, combien êtes-vous ? Et que voulez-vous de précis ? »

Fra Giacomo se cabra : « Nous sommes ceux qui défendent le peuple par des faits. Ceux qui ne se perdent pas en de grands préparatifs mais qui chaque jour combattent les abus et les injustices. Nous sommes ceux qui veulent instaurer un nouvel ordre à Venise. »

« Que me dites-vous ! Un nouvel ordre ? » demanda le vieux Tiepolo sarcastique et feignant l'étonnement.

« Oui, un nouvel ordre, basé sur de nouvelles valeurs » le provoqua le frère.

« Cela ne rentre dans aucun de nos plans. Je crois que Baiamonte voulait vous le dire aujourd'hui. Non vraiment la date... » et la voix de Pietro Tiepolo prit un ton coupant, « ... On vous remercie pour tout ce que vous avez fait jusqu'à maintenant mais le moment est venu que vous vous mettiez sous nos ordres. Nous savons combien nous vous devons, mais nous sommes opposés à toute forme d'excès. Parmi vous – nous le savons bien – il y a des hérétiques et même des gens qui pensent à un renversement radical. Nous, nous voulons défendre les intérêts légitimes de tous, représenter tout le monde, aider les faibles, donner du travail au plus grand nombre possible. Mais tout cela dans l'ordre et le respect des valeurs fondamentales de notre peuple. »

« Je ne crois pas que ce discours si vague pourra contenter les milliers de personnes qui nous suivent » répondit durement fra Giacomo, « J'espérais des propositions plus généreuses et plus précises... »

« Mais, vous avez bien travaillé fra Giacomo ! » et sur le visage du noble on lisait la dérision et aussi une certaine crainte, « Des milliers de personnes ! »

Fra Giacomo avait décidé de rester calme depuis qu'il avait mis les pieds dans la cour du palais.

« J'espérais au moins obtenir de vous la promesse qu'après la victoire nous aurions la liberté de diffuser nos idées. »

« Quelles idées ? » demanda tout de suite avec méfiance le noble.

« N'ayez crainte. Seulement celles inspirées par l'Évangile. »

« Cela, aucun d'entre nous ne vous en empêchera. »

Il resta un instant en suspens, comme indécis, puis en grande hâte il dit : « C'est bon. Si vous êtes d'accord sur les principes que je vous ai dits, venez aussi avec nous. Et si vous ne traînez pas derrière vous des hérétiques, cathares, patarins, partisans de fra Dolce et autre engeance de la sorte, vous pourrez vous unir à la colonne commandée par Baiamonte. Le rendez-vous est à l'aube du dix juin prochain. On se retrouvera ici... Vous serez chargés de... »

Pietro Tiepolo commença à se répandre dans des détails, mais fra Giacomo l'écoutait à peine. Il pensait que ce serait la bonne occasion pour les cerner et tous les désarmer. Mais à voix haute, dès que le noble eut terminé il se montra enthousiaste : « Votre promesse nous suffit et le plan est bon. Nous y serons nous aussi et nous vous aiderons en force. Mais j'aimerais clarifier deux questions. »

« Dites toujours. »

Maintenant que fra Giacomo semblait plus calme, le noble se montrait plus condescendant.

« Pour les travailleurs des Corporations et les marins des bateaux ronds, qu'avez-vous l'intention de faire ? »

« Que pensez-vous que nous puissions faire. Nous n'avons pas toute la marge de manoeuvre que vous croyez ; avec les alliés que nous sommes obligés de prendre... »

« Mais... je pensais à une sorte de garantie, une loi, par exemple qui défende contre les abus des maîtres. »

« Travail et juste salaire. Voilà ce qui me paraît être les seules garanties justes pour les travailleurs. »

« Et l'assemblée populaire ? »

« L'assemblée populaire ! » Tiepolo parut surpris, « Eh bien je comprends que c'est une question juste et sacro-sainte... Mais il faut réfléchir. On ne peut tout de même pas revenir à l'assemblée populaire du passé, comme elle était. Donnez-nous le temps d'y penser. »

Presque avec hargne, le noble demanda encore : « Y a-t-il autre chose ? »

« Il me semble que non... Je n'ai rien d'autre à vous demander à vous » et le frère appuya sur ce vous, « comme je vous l'ai dit, tout nous convient aussi bien la date que les dispositions que vous avez pris... et naturellement vos promesses. »

« Alors prenons congé. Priez pour la bonne réussite de notre juste entreprise. » Il se tut et resta là à fixer le frère tout droit dans sa personne. Fra Giacomo à ton tour fit un bref salut de la tête, se tourna et s'éloigna sans

ajouter un mot. Ce qui laissa vraiment perplexe le noble, ce fut le mince sourire ironique qu'il lui sembla voir sur les lèvres du religieux quand il se retourna.

Le jeune Querini qui avait suivi en silence toute la conversation, se tourna d'un élan vers Tiepolo : « Tu l'as traité trop brusquement ! Nombre d'entre nous sommes convaincus de la nécessité de l'assemblée populaire et d'une autre organisation des Confréries et nous en avons discuté. Pas comme toi ! »

« Mais ce n'est que de la racaille ! Et lui, c'est un fanatique... Si tu savais ce qu'il va raconter... » il regarda le jeune homme avec une sorte de curiosité, « Toi, tu as encore beaucoup de choses à apprendre ! »

Fra Giacomo pendant ce temps était sorti du palais, avait traversé la place et au lieu de reprendre le chemin par où il était venu, arrivé devant la rue du Remer, il jeta un rapide coup d'œil alentour, et s'y faufila. Il fit quelques pas, se retourna encore pour regarder derrière lui. Il frappa doucement deux fois à une porte. Immédiatement la porte s'ouvrit et dans la pénombre d'un petit magasin lui apparut le visage souriant de Bernardino, la main sur le battant. Derrière lui, il entrevit Boccaderospo tout renfrogné.

« Comment cela s'est passé ? » demanda tout de suite le jeune, en fermant soigneusement la porte dans le dos du frère.

« Mal... mais pas pire que je l'imaginai » répondit rapidement fra Giacomo.

« Et toi, que fais-tu ici ? » demanda-t-il à l'ouvrier de l'arsenal « Ne devrais-tu pas être au travail ? »

« Non, aujourd'hui c'est la fête de Sainte... je ne me souviens même pas comment elle s'appelle et à l'Arsenal on ne travaille pas. Ils inventent toujours des nouveaux saints pour nous faire rester à la maison et ne pas nous payer. Et puis j'étais très curieux de savoir ce que ces gens-là avaient à te dire ! »

« Rien... le jour est fixé... »

« Ah oui ? Quand ? » l'interrompit Bernardino impatient.

« Le jour de San Vito. »

« Encore un saint de rien du tout. Cela porte malheur » commenta l'ouvrier de l'arsenal.

« Boccaderospo ! » Le frère était furieux, « Nous deux, on est des croyants. »

« Excuse-moi fra Giacomo. Parfois je me laisse aller. Tu sais je ne suis qu'un travailleur. »

« C'est toi qui t'es réduit à cela, parce que autrefois tu étais un artisan. Et même un bon artisan. »

« Qu'est-ce que tu racontes ! C'est un choix dont je suis fier... Mais plutôt dis-moi toi. Tu as dû céder ? »

« Non, je n'ai pas vraiment cédé. J'ai posé mes questions et Pietro Tiepolo a répondu à tout en montrant les dents. »

« Oh, comme c'est bien... Mais Baiamonte n'était pas là ? »

« Non, mais cela n'aurait pas beaucoup changé. L'unique bonne chose, et je ne sais jusqu'à quel point, c'est qu'ils nous laisseront participer à l'attaque du Palais. »

« Trop aimables ! » intervint sarcastique Bernardino.

« Pour le reste ils disent qu'on verra après. De toute façon je crois qu'il nous faut accepter d'agir ensemble, au moins jusqu'au lendemain. Mais en étant sur nos gardes. Sauf ceci. Pour ce qui concerne ce qui nous tient à coeur, il nous faudra agir seuls. On va se réunir rapidement, cette semaine même. »

« Quelle déception ! » s'exclama Bernardino.

« A quoi tu t'attendais, idiot ? » le rembarra ironique Boccaderospo, « C'est tous les mêmes. Qu'ils soient d'un côté comme de l'autre, ils ne sont prêts qu'à te saigner. »

« Bon, ce n'est pas tout à fait cela. Ceux qui sont de ce côté-ci, comme tu dis ont un minimum de conscience. Et si nous voulons bien nous en contenter, ils nous donneraient quelque chose après la victoire. Un peu plus de travail et de salaire pour vous, un peu plus de liberté pour diffuser l'Évangile pour nous » il s'arrêta un instant puis ajouta : « Peut-être un peu moins à nous qu'à vous. »

« Mais on ne se contente pas de cela. N'est-ce pas Giacomo ? » ajouta Boccadenegra « On est avec eux jusqu'à la conquête du Palais. Ensuite... »

« Justement, je soulève contre eux tout le peuple de Castello. »

« Et moi, je courrai à l'arsenal et je les emmènerai tous dehors... Eux ils ne pensent qu'au Palais parce qu'ils croient que le pouvoir ne se trouve que là. Et ils auront la surprise ! « Et moi, je serai à vos côtés ! » s'exclama Bernardino enthousiaste, « ...Combien y aura-t-il à faire pour guider le peuple vers la nouvelle ère ! »

Boccaderospo, sans s'en rendre compte, le regarda incrédule.

« L'important, c'est de ne pas se laisser surprendre, ni maintenant par les crapules de Gradenigo, ni après par les hommes d'armes des Tiepolo et des Querini » conclua fra Giacomo, « Donc la plus grande prudence... Je te le conseille Bernardino. Et toi aussi Boccaderospo. »

« Mais oui, frère ! Je fais très attention de ne pas montrer mon cul ! » lui répondit excédé l'ouvrier de l'arsenal.

« Et moi, je fais confiance à la Providence ! Je ne pense pas qu'elle nous abandonnera justement à cette heure. »

« Bien parlé, Bernardino... la Providence ne pourra pas ne pas nous aider. »

Boccaderospo les regarda tous les deux puis soupira.

« Je vous laisse à vos prières. Je sors le premier. » Il alla vers la porte et mit prudemment la tête dehors. Personne ne passait à ce moment-là ; il se retourna pour dire « Envoyez-moi quelqu'un pour m'informer de la prochaine réunion. Vous savez où on peut me trouver. »

Puis il sortit.

« Je pars le dernier. Toi pars maintenant » dit fra Giacomo mais Bernardino semblait hésiter : « Père... »

« Va, va... » mais comme le jeune homme ne bougeait pas il lui demanda surpris : « Qu'est ce qu'il y a ? »

« Est-ce sûr que nous gagnerons ? »

« Ne crains rien... De quelque façon que tournent les choses, c'est comme si tu avais déjà gagné » et il lui sourit.

Bernardino tout à coup baissa la tête et se jeta à genoux pour se faire bénir. Fra Giacomo hésita. Il y avait longtemps qu'il n'avait plus fait ce geste et il ne se sentait presque plus digne de le faire. Ou peut-être ne croyait-il plus en sa valeur. Mais Bernardino était là devant lui, qui attendait. Alors monta en lui un élan irrésistible. Il leva la main et traça rapidement une croix, murmurant des paroles en latin. Il tendit ensuite son bras et aida le jeune homme à se mettre debout.

« Va, va maintenant » dit-il ému.

Le jeune homme murmura un remerciement et s'en alla vite vers la porte et sortit.

Dehors, dans la rue, resplendissait le soleil d'avril, et tout était rempli de lumière. D'une terrasse arrivait la voix d'une jeune femme qui chantait et du canal au fond de la ruelle, des appels et des rires. La voix cessa de chanter et peu après la porte s'ouvrit et une jeune fille sortit. Elle souriait encore en elle-même, en descendant l'escalier et en posant le pied avec précaution sur le pavement de la rue. Dès qu'elle aperçut Bernardino arrêté au milieu de la rue, elle s'arrêta d'un coup de sourire, lui jeta un coup d'œil effrayé et se hâta de rentrer. Mais ce sourire à peine entrevu suffit à susciter un grand trouble dans le cœur du jeune homme. Et un grand désir de courir derrière la jeune femme, de chanter et d'échanger des sourires avec quelqu'un. Mais tout de suite après un air de désarroi se peignit sur son visage : nourrir des désirs de ce genre, c'était trahir son propre devoir envers les pauvres et oublier le message de l'Evangile. Résolu, il haussa les épaules et s'éloigna.

Fra Giacomo arrêté sur le seuil derrière lui, vit la jeune fille, devina l'hésitation de Bernardino et il lui vint une grande tristesse de le voir s'en aller en bombant le torse de cette manière.